Toulouse

Théâtre

L'aristocrate vaincu

drame en 3 actes, en prose

1790.

Toulouse

1790.

FRC 42. 1261

Case
FRC
564

L'ARISTOCRATE VAINCU,

DRAME

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

La foiblesse, & l'esclavage, n'ont jamais fait que des méchans. J. JACQ.

1790

M+W 1261

PERSONNAGES.

LE Comte DE LISIDOR, pere d'Euſebie.

Le MARQUIS, frere du Comte.

CLÉONCE, Préſident.

EUSEBIE, fille de LISIDOR.

VERGANT, Bourgeois, Amant d'Euſebie.

EGLANTINE, confidente d'Euſebie

GERONS, confident de Vergant.

LAFLEUR, Valet-de-Chambre de Liſidor.

La ſcène eſt à Toulouſe dans l'hôtel du Comte de LISIDOR.

A MESSIEURS

LES ÉLECTEURS

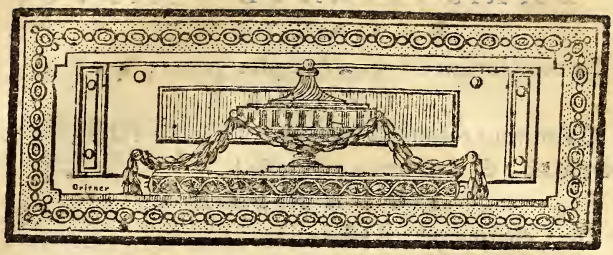
Du Département de la Haute-Garonne.

Les Ariſtides, les Solon, les Licurgue & les Brutus furent les genies tutelaires de leur Patrie ; mais les Barnave, les Mirabeau, les Chappellier & les Lafayette, &c. ne leur ont laiſſé que la gloire d'avoir donné l'exemple ; ils ont ouvert les yeux à leurs concitoyens, ſur l'état d'aviliſſement où ils languiſſoient, ils les ont embraſés du patriotiſme qui les dévore ; & le deſpotiſme a été écraſé, le monſtre de la féodalité abbatu, les droits de l'homme recouvrés ; nous ſommes libres, nous ſommes heureux. Jamais, non jamais plus, les fers injurieux de l'eſclavage ne courberont nos têtes indépendantes, tout bon français l'a juré dans ſon cœur ; & ſi quelque nouveau tiran vouloit nous opprimer encore, qu'il paroiſſe, & il éprouvera que nous avons des bras & des vertus.

Messieurs, *un peuple libre & éclairé a reconu votre dévouement & votre civiſme ; un peuple libre & éclairé, vous a choiſi pour être les organes de ſes ſenti-*

ménes ; vous réuniſſez les ſuffrages & la confiance de vos concitoyens ; quel éloge pour vous ! pour eux quel heureux préſage ! déjà ſous vos mains bienfaiſantes s'éleve majeſtueuſement cet édifice ſuperbe dont nos ſages légiſlateurs ont poſé les fondemens ; édifice qui ne devra ſa beauté & ſa ſplendeur qu'à votre prudence & à vos lumieres. La tâche que vous rempliſſez eſt pénible & difficile ; mais il n'eſt rien qui effraye, rien qui arrête de généreux Français, & de bons patriotes. Notre reconnoiſſance ſera proportionnée aux bienfaits dont vous nous enrichirez, & nous croyons qu'elle ſera infinie.

Pardonnez M. M. à un jeune Français, s'il oſe vous offrir ce premier fruit de ſes travaux, dont il ſent toute la médiocrité, mais le patriotiſme qui l'a inſpiré, & le vif eſpoir de vous cauſer un moment de plaiſir au ſortir de vos ſublimes fonctions, ſont mes titres pour prétendre à votre ſuffrage.



L'ARISTOCRATE VAINCU, DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

EGLANTINE, GÉRONS.

ÉGLANTINE.

MA maîtreſſe n'eſt point ici ; elle eſt ſans doute à rêver dans ſon appartement . . . . Ah ! adieu Mr. Gerons.

GERONS.

Je ſuis le très-humble ſerviteur de Mamzelle Eglantine : le déſir de vous voir m'a fait pénétrer tout ce vaſte hôtel ; fort ennuyeux, je vous dirai, par toutes ſes grandeurs : on ne peut y entrer tranquillement ; Portier, Laquais, tout le monde vous talonne . . . . . Mais on oublie tout, quand on vous voit ſi jolie.

EGLANTINE.

Le compliment eſt peut-être plus galant, que ſincère :

GERONS.

Qu'on vous reconnoît bien pour l'aimable ſuivante d'une vertueuſe, & charmante maîtreſſe !

EGLANTINE.

Oh ! charmante, il eſt vrai ;

GERONS.

A part. *haut*

Flatons-là pour ſavoir la vérité. Vraiement on ne peut ſe laſſer de vous admirer : on ſonge à lui donner un époux ?

EGLANTINE.

Tu m'arrachez tout malgré moi ; je te dirai qu'elle a un pere, bon homme au fonds, mais qui veut ce qu'il veut : eh ! bien ; un Officier des gardes Nationales, jeune, aimable, bien fait, a donné dans la viſiere à ma maîtreſſe : Eh ! elle en eſt là : elle attend l'arrivée du Marquis, ſon oncle, qui eſt à Paris, pour qu'il faſſe la propoſition à M. de Liſidor, perſuadée qu'il conſerve toujours aſſez d'aſcendant ſur lui, pour qu'il détermine ſon conſentement.

GERONS.

Cet Officier, ſeroit-il pas un peu brun ?

EGLANTINE.

Oui :

GERONS.

Figure ovale !

EGLANTINE.

Encore....

GERONS.

Cheveux chatains.... yeux noirs....

EGLANTINE.

C'eſt lui.

GERONS.

La jambe faite au tour .. bien planté ... Là, bien fait enfin ?

EGLANTINE.

Juſtement : comment le connois-tu ?

GERONS.

N'a-t-il pas nom Vergant ?

EGLANTINE.

Vergant ! oui je crois que c'eſt ça.

GERONS.

Je ſuis à ſon ſervice depuis quelque temps : oh ! il mérite bien qu'on l'aime !

EGLANTINE.

Je ne ſavois pas, je t'aſſure .... Mais garde toi bien au moins de rien dire ....

GERONS.

Je ſuis diſcret, ne craignez rien.... Ma foi, elle a raiſon de l'aimer ... Si j'étois fille ....

EGLANTINE.

Eſt-il noble ?

GERONS.

Il penſe mieux qu'un noble : il a de la tête, Dieu ſait ! comme il raiſonne ſur toutes ces affaires, ouf ! .. C'eſt un gouffre de ſcience : il dit, qu'il n'y a de véritable nobleſſe que celle du cœur.

EGLANTINE.

Sortons vîte, voici le pere de ma maîtreſſe, qui prétend à la nobleſſe héréditaire.

SCÈNE II.

LISIDOR, *seul.*

QUELLE affreuse anarchie ! Les troubles, le désordre germent de toutes parts : jamais un siecle, & plus injuste & plus scélerat ; les loix les plus sages sont proscrites ; les droits les plus sacrés violés : on porte sur-tout une main criminelle & sacrilege ; mais le peuple, dont on a jusqu'à ce jour fasciné les yeux, s'élancera, je l'espere, de l'affreuse ivrresse qui le dégrade, & en exterminant nos nouveaux législateurs, il brisera leur pouvoir, & vengera l'équité de nos droits.

SCÈNE III.

LISIDOR, LAFLEUR, LE MARQUIS *en bottines & en habit de voyageur.*

LAFLEUR, *au Marquis.*

VOICI Monsieur le Comte.

LISIDOR, *appercevant le Marquis.*

En cet état... il faut être bien osé... délivrez-moi de cet importun.

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse ! que je deploie toute la joie qui remplit mon cœur.

LISIDOR, *au Marquis.*

Quelle impudence ! Monsieur, je ne suis pas visible dans ce moment.... *à Lafleur.* Vite, mes gens.

LAFLEUR.

C'est Monsieur le Marquis qui arrive.

LISIDOR.

LISIDOR.

Le Marquis, celui-là ! quelle apparence.... Sous ce coſtume !

LE MARQUIS.

Ah ! mon cher frere.

LISIDOR.

Eh ! eh ! c'eſt vous cher Marquis ! le moyen de vous reconnoître dans cet acoutrement ! j'ai bien du plaiſir de votre arrivée — Votre ſilence m'inquietoit, vous vous trouviez dans Paris, au ſein du déſordre... Je tremblois pour vos jours ; ma fille partageoit mes allarmes, mais votre préſence diſſipe notre crainte commune.

LE MARQUIS

La tendre Euſebie ! qu'il me tarde de la voir !

LISIDOR.

Sa tendreſſe a ſuffi juſqu'ici pour me diſtraire des horreurs du temps....

LE MARQUIS.

La vive impatience où j'étois de vous voir, ne m'a pas permis de me défaire de l'attirail de voyageur.

LISIDOR.

Je m'en ſuis apperçu : mon hôtel eſt toujours le rendez-vous du grand monde : la ſociété la plus polie & la plus brillante vient exactement tous les jours : à l'inſtant vient de ſortir un nombre de perſonnes très-comme il faut : il eut été meſſéant qu'ils vous euſſent trouvé en cet état. Nous aurons ſûrement la viſite de M. le Préſident Cléonce, & vous ſavez qu'il aime à ſe diſtinguer autant par ſes habits, que par ſa naiſſance.

LE MARQUIS.

Tant-pis pour lui.

LISIDOR.

Allez, quoiqu'on dise, on ne peut se défendre d'un certain respect pour l'habit d'un Marquis, d'un Comte.

LE MARQUIS.

Le luxe & la vanité sont-ils faits pour imprimer la vénération ? Est-ce l'étoffe que l'on prise ? Qu'on aille prodiguer ses hommages dans la boutique d'un Marchand. Est-ce celui qui la porte ? On changera donc d'estime envers lui quand il changera d'habit. Pour moi, je n'ai jamais consulté que la bienséance & la commodité pour mes habits. J'ai toujours pensé que la culture de l'esprit, & les bonnes qualités du cœur devoient seules nous faire estimer, que la connoissance des sciences & des arts, étoit un vêtement rare & précieux, mais que tout le monde peut également se procurer.

LISIDOR.

L'usage, chez Marquis, a des droits sacrés qu'il faut respecter.

LE MARQUIS.

Si l'usage a ses droits, la raison eût les siens avant lui.

LISIDOR.

La naissance, le rang ne méritent-ils pas des hommages ?

LE MARQUIS.

Oui, s'il faut révérer ce qui n'a point de mérite.

LISIDOR.

Vous osez fronder ainsi les loix de la belle société ?

LE MARQUIS.

Dites mieux, les préjugés : ce ne seront jamais de vains dehors ni de titres chimériques, mais les sentimens du cœur & les qualités de l'esprit, qui nous feront estimer de tout être pensant.

LISIDOR.

Marquis, vous êtez donc devenu philoſophe? Mais ſavez-vous que la maniere ordinaire de voir eſt la ſeule bonne, & que ce n'eſt que par elle qu'on peut prétendre à l'homme ſenſé ?

LE MARQUIS.

Que ma façon de voir ſoit nouvelle ou commune, peu m'importe, la raiſon la preſcrit, & le bon ſens l'adopte.... D'ailleurs vous n'ignorez pas que dans ce temps de liberté, il y a liberté d'opinions.

LISIDOR.

Quoi ! vous appellez liberté ce temps de licence & d'anarchie, où les loix ſont ſans force & les rangs confondus ?

LE MARQUIS.

Je m'étonne que ces jours ſoient arrivés ſi tard ! . . . . Aujourd'hui que les ſciences ont éclairé la raiſon des Français, ils ont briſé leurs fers, anéanti les lois qu'inventa le déſpotiſme miniſteriel ; loix qui dégradoient la dignité de l'homme. La tyrannie a pouſſé le dernier ſoupir : la nature & la liberté trop long-temps opprimées, reprennent enfin leur empire : la France, en devenant libre, a enfanté un peuple de héros : l'amour de la patrie & d'une noble indépendance confond tous les cœurs ; les Français ont tous juré de ſe ſecourir mutuellement, d'exterminer d'infames oppreſſeurs.... Ils ont juré de mourir ou de vivre libres.

LISIDOR.

Comment donc, vous approuvez celà ?

LE MARQUIS.

Les prejugés & l'intérêt particulier faſcinent quelque fois les yeux, & alors le jugement s'éloigne de la ſaine

raiſon ; mais pour pouvoir tout admirer, voyez l'état des choſes d'un œil impartial.

LISIDOR.

Impartial ! eh ! peut - on l'être ? lorſqu'on voit diſparoître ſes biens, envahir ſes propriétés, détruire ſes titres & ſes priviléges ! il faut être ſans ame pour voir ſans horreur les coups qu'on nous porte.

LE MARQUIS.

Ce ne ſont pas là ſûrement les ſentimens qu'on vient déployer chez vous ? Le Préſident Cléonce ne les adopte certainement pas.

LISIDOR.

C'eſt lui qui a une tête bien organiſée & qui raiſonne juſte ! il a toujours rejetté le projet à la fois abſurde & inſultant de confondre les trois Ordres.... il prouve que ce mêlange ſeul a enfanté tous les crimes & tous les brigandages.

LE MARQUIS.

Il ne prouve pas que de ce mêlange eſt ſortie la nouvelle Conſtitution ?

LISIDOR.

Il va plus loin, ce n'eſt que depuis l'inſtant fatal que le Tiers s'eſt arrogé le droit de politiquer & d'écrire, que le déſordre a étendu par-tout ſes ravages affreux, & que la France eſt précipitée dans un gouffre de malheurs & de calamités !

LE MARQUIS.

Il ne prouve pas que le fanatiſme, & l'hidrophobie des Ariſtocrates, ont excité les troubles de Nîmes, Avignon, Montauban ! . . . . Mais très-fort, c'eſt un ſiecle de changement, car on ſe défait des opinions juſtes & raiſonnables, & l'on n'a vu dans un mal paſſager & néceſſaire, produit par l'ivreſſe de la premiere poſſeſſion de la liberté, qu'un vice cruel, inhérent à la Conſtitution !

LISIDOR.

Le Haut-Clergé eſt terraſſé ; la Nobleſſe confondue, avilie, le déſordre eſt dans l'état : & nous admirerions les auteurs de cet infame bouleverſement ?

LE MARQUIS. *à part.*

Il y a du timbre dans ſon cerveau. Et je crois entrevoir que ſon retour au bon ſens ne ſera pas l'effet d'un moment !

LISIDOR.

Pourquoi au lieu d'innovations ne pas raffermir l'ancienne Conſtitution en extirpant les abus qui pouvoient la déparer ?

LE MARQUIS.

Lorſque la ſomme des abus égale, ſurpaſſe même la ſomme des biens, pour déraciner les abus, il faut deſſécher la ſource, il faut refondre les loix : quand le poiſon s'eſt répandu dans toute la maſſe du ſang, il n'eſt point de reméde, il faut que le corps périſſe !

LISIDOR.

Marquis y ſongez-vous ? Si l'on oſe détruire la Nobleſſe, il faut au moins en conſerver les ſentimens.

LE MARQUIS.

Je ne veux d'autres ſentimens que ceux de l'honnête homme, les ſeuls qui peuvent annoblir.....

LISIDOR. *à part.*

Que je le haïrois ſi ce n'étoit mon frere.

LE MARQUIS.

Cher Comte, nous aſſaiſonnons notre premiere entrevue d'idées trop ſérieuſes, nous aurions mieux penſé de donner aux ſentimens de nos cœurs, le temps que nous avons mis à raiſonner..... Songez que d'ailleurs j'ai beſoin de la table & du repos, pour reprendre mes forces qu'a épuiſé la longueur du voyage. De plus vous exigez que je paroiſſe ſous un autre coſtume.

LISIDOR.

Votre qualité l'exige, & non pas moi;

LE MARQUIS.

Et je vous dirai qu'il me tarde fort d'embrasser la charmante Eusebie : sans doute vous vous êtes occupé de son établissement ?

LISIDOR.

Nous y songerons..... la pauvre enfant, votre présence va la réjouir !..... Je ne sais, depuis quelques jours elle est toute mélancolique, & cela, dit-elle, sur l'incertitude cruelle de votre sort.

LE MARQUIS.

Que sa crainte redouble mon amitié !..... Tous les instans que je différerois de la voir seroient autant de vols faits à ma tendresse.

SCÈNE IV.

VERGANT, GERONS.

VERGANT.

As-tu bien prêté une oreille attentive, Gerons ; elle est mélancolique !..... oh ! Si j'étois l'objet..... Eusebie mélancolique ..... Ah ! dieux !

GERONS.

Quel si grand mal que d'avoir la colique !

VERGANT.

Peste soit du maraud ! elle est mélancolique.

GERONS.

Oui oui j'entends, elle a la colique..... d'amour.

VERGANT.

Eh ! peut-être c'est un autre que moi qui captive son cœur ! Que ne lui ai-je déclaré combien ses attraits étoient

puiſſans ſur mon ame ! Toujours l'aveu de mon amour a expiré ſur mes lévres. . . . . J'y ſuis réſolu. . . . . Elle apprendra par ma bouche ce que mes yeux, mon front, mon air même auroient pu lui rpprendre, ſi elle ſe fut ſouciée de lire dans mon cœur !

GERONS.

Bien. . . . . Oh ! Quand le cœur parle, rarement on eſt laconique !

VERGANT.

Penſes-tu que ſi ces charmes ont aſſervi quelque amant qu'elle adore, je puiſſe ſurvivre à mon malheur ?

GERONS.

Très-fort vous y ſurvivrez, tenez, l'amour ne fait mourir ou poignarder que les héros des Romans : & bien fou ſeroit qui les imiteroit. Vous appréhendez que ſes attraits n'aient produit dans autrui les mêmes effets que chez vous, ma foi tout le monde a un cœur de chair, & des yeux clairvoyans.

VERGANT.

Hé oui, voilà ce qui m'afflige !

GERONS.

Mais ne peut-on pas aimer, ſans être aimé ? Et il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle paye de retour tous ceux qui l'aiment.

VERGANT.

Penſe-tu qu'enorgueillie de ſa nobleſſe, Euſebie ait du dedain pour ceux qui n'en poſſédent pas ?

GERONS.

Une fille, voyez-vous, préfére toujours ſon bonheur à un vain titre.

VERGANT.

Liſidor n'attendoit que l'arrivée de ſon frere pour s'occuper de l'établiſſement de ſa fille !

GERONS.

Tout va à merveille : je crois même que c'eſt vous qu'Euſebie..... il faut ſavoir au ſûr s'il elle a dû tendre pour vous.

VERGANT.

Tu crois, di-tu, qu'Euſebie.....

GERONS.

Elle a déjà preſque fait ſon choix.....

VERGANT.

Et tu dis que c'eſt moi qui ai fixé ſes regards ?

GERONS.

Çà pourroit être.

VERGANT.

Eh ! parle donc traître ! Que ſais-tu ?

GERONS.

Un officier lui plaît, vous êtes officier..... Son cœur pourroit bien être votre lot..... Mais allons toujours, & quand nous connoîtrons ſes ſentimens, nous tâcherons de pouſſer vivement l'affaire, & s'il en eſt beſoin, le Marquis nous donnera un coup de main..... Je vous ſervirai en tout de mon mieux, vous ſavez que par fois deux font beaucoup de beſogne, ſur-tout quand amour conduit la partie.

VERGANT.

Sans doute qu'elle reſpire le frais au parterre : j'y vole pour m'aſſurer de ton rapport.

GERONS *ſuivant Vergant.*

Et moi, en courtiſant la ſuivante, je ſaurai ce que penſe la maîtreſſe.

SCÈNE V.

SCENE V.

EUSEBIE, EGLANTINE *venant du côté opposé à celui par où Vergant est sorti.*

EUSEBIE.

J'AI regardé attentivement, Eglantine, c'étoit bien lui-même.

EGLANTINE.

Oui, j'ai cru remarquer la demarche de M. Vergant.

EUSEBIE.

Mon cœur n'auroit su me tromper... comme il bat vite ! quelles douces palpitations ! ... pense-tu qu'il m'aime ?

EGLANTINE.

Doutez-vous du pouvoir de vos yeux ? Eh ! peut-on vous voir sans vous aimer ?...

EUSEBIE.

Hé treve donc.... Si j'en croyois mon cœur !

EGLANTINE.

Mais vous aimez peut-être avec trop de transport : une affection fortement imprimée dans l'ame se peint sur le visage, aussi ai-je remarqué que depuis quelques jours une altération assez sensible a déparé vos charmes : ne craignez-vous pas que la sombre mélancolie ne dévoile trop tôt votre amour ?

EUSEBIE.

Eh ! n'avons-nous pas un cœur pour aimer, si la nature eut voulu qu'il restât dans l'indifférence, nous l'auroit-elle donné si sensible ?

EGLANTINE.

Vous pensez bien que nous sommes d'accord sur ce point, & qu'on ne peut me taxer d'être ennemie des plaisirs ; mais est-ce jouir, que de sacrifier à un seul amant le charme de

faire de nouvelles conquêtes ? N'eſt-il pas plus doux d'en aſſervir une foule ? .....

EUSEBIE

Non, non, l'inconſtance eſt pour moi ſans appas; plaire à celui que j'aime, eſt toute mon ambition.

EGLANTINE.

Mais, Madame, ſongez-vous au plaiſir de recevoir à tous les inſtans de nouveaux hommages ? L'amour auroit-il été peint avec des aîles, s'il eut dû être conſtant ? M. Vergant peut toujours être au rang de vos adorateurs ; mais votre époux doit être d'une naiſſance plus diſtinguée.

EUSEBIE.

Quoi ! lorſque d'abſurdes préjugés s'évanouiſſent, tu veux que je ſois encore leur eſclave ?

EGLANTINE.

Je n'ai jamais appréhendé que M. votre pere ; ſi votre choix n'étoit pas de ſon goût, vous riſqueriez de n'avoir préparé que votre malheur ; en aimant, comme l'on aime aujourd'hui, on ſe met à l'abri des peines cruelles que cauſe la perte d'un amant trop chéri.

EUSEBIE.

Penſe-tu que mon pere voye cette liaiſon du même œil que toi ! non, ſans doute, il aime ſa fille, il veut donc ſon bonheur, & alors que je l'aurai trouvé, il ne le détruira pas.

EGLANTINE.

Il eſt vrai qu'un cœur amoureux ne voit pas du même œil; je ſais que M. votre pere a beaucoup de tendreſſe pour vous; mais auſſi il a par-deſſus un petit grain de vanité.

EUSEBIE.

C'eſt un défaut commun à tous les Nobles ; mais il ne détruit pas la bonté de ſon cœur :... n'as-tu point vu d'aujourd'hui M. Vergant ?

EGLANTINE.

Non ; mais.... j'ai vu ſon domeſtique..... il dit qu'il me trouve aimable.

EUSEBIE.

Que dis-tu ? Vergant ſait que je l'aime ?

EGLANTINE.

Plus il me voit, plus il me trouve charmante.

EUSEBIE.

A moi ?

EGLANTINE.

S'il faut l'en croire, ii ne peut ſe laſſer de m'admirer toujours davantage ; mais bon, il ne le penſe pas.

EUSEBIE.

Comment impertinente tu dis qu'il t'aime.

EGLANTINE.

Je ne ſuis pas des plus laides, & pourquoi pas ?

EUSEBIE.

Vergant t'aime ! à toi ! quand eſt-ce qu'il te l'a dit ?

EGLANTINE.

Ce n'eſt pas Vergant, je vous dis, moi, que Gerons me trouve jolie.

EUSEBIE.

Ecoute : ſans doute que bientôt il viendra jouir de la beauté de la ſoirée au parterre, s'il s'informe de moi, tu lui diras que je ſuis viſible.... & qu'il peut me parler... voici mon pere, ſors & reviens à l'inſtant.

SCENE VI.

LISIDOR, EUSEBIE.

LISIDOR.

MA fille, que je te diſe une nouvelle qui ſans doute te plaira fort ! le Marquis vient d'arriver.

EUSEBIE.

L'heureux retour !....

LISIDOR.

Ses recherches s'étendent par-tout, l'on diroit que tu as voulu te dérober à ses embrassemens !

EUSEBIE.

Quelle apparence qu'on fuie ceux qu'on aime !

LISIDOR.

Je suis bien aise qu'il préfere notre commerce au séjour de la Capitale ; il arrive à propos ; je veux que nous nous occupions du soin de te choisir un époux.

EUSEBIE.

Ah ! ..... c'est le droit du cœur ! .... Mais allons....

LISIDOR.

Où ?

EUSEBIE.

Voir mon oncle.

LISIDOR.

Il est à sa toilette : il descendra bientôt, nous pourrons l'attendre au salon.

(*Ils s'en vont tous les deux ensemble, & Eusebie voyant venir Vergant, revient sur ses pas.*)

EUSEBIE.

J'oubliois mon éventail.... Je vous rejoins....

SCÈNE VII.

VERGANT, EUSEBIE, EGLANTINE.

VERGANT.

MADAME... le respect & la crainte de vous déplaire ont sans cesse enchaîné ma langue : je n'ai osé vous avouer un amour que vos attraits avoient fait naître peut-

être à l'insu de votre cœur : la contrainte, l'estime & l'espoir ont servi d'aliment à ma flamme..... Si l'état où me réduit ce sentiment vif & respectueux, n'est point digne de votre tendresse, je me croirai heureux si votre sensibilité m'honore d'un regard de pitié.

EUSEBIE.

La pitié dispose l'ame à la tendresse, & de la tendresse à l'amour, le passage est facile.

VERGANT.

Craignez-vous d'épronver de douces émotions, telles que vous en inspirez ? L'amour est le sentiment des ames tendres & délicates ; & la beauté ne regnant que par lui, pourroit elle le méconnoître ? .... Vous vous taisez ? .... Est-ce un funeste préface ? ....

EUSEBIE *pousse un soupir.*

Ah ! ...

EGLANTINE.

Quelquefois la bouche se tait pour laisser agir le cœur plus librement.

VERGANT.

Belle Eusebie.... Il seroit donc vrai que vous m'aimez !

EUSEBIE.

Vous souvient-il de ce jour où poursuivi en pleine campagne par un taureau furieux, pâle, tremblant, échevelé, vous cherchates un asile derriere un gros arbre ? l'animal se précipita soudain vers vous ; vous perissiez si sa corne ne s'étoit rompue contre l'arbre qui garentit vos jours ; vous futes entraîné dans sa cource feroce, & jetté à terre sans mouvement & presque sans vie : moi, & mon pere, qu'un heureux hasard avoit conduits en ces lieux, nous avions été témoins de ce cruel spectacle : la pitié déchiroit mon ame ; après la fuite du terrible animal, je cédai à l'impulsion de ma sensibilité : vous futes

placé dans ma voiture & mené promptement dans la maiſon voiſine d'un laboureur. Tandis qu'un ſerviteur actif alla chercher les ſecours néceſſaires, je vous prodiguai tous les ſoins que votre triſte ſituation paroiſſoit exiger : lorſque le médecin, par le ſecours de ſon art, vous eût un peu ranimé, vos regards, où ſe peignoit le ſentiment de la reconnoiſſance, ſe porterent ſur moi : vous ſerrâtes étroitement ma main : que ce langage muet fut éloquent..... & que je payai cher le plaiſir de bien faire ! ....

VERGANT.

L'étonnement ſuſpend mon ame entre l'admiration & la reconnoiſſance ; mais faut-il que j'ai ignoré juſqu'à ce jour à qui je devois la vie ?

EUSEBIE.

Lorſque le Docteur eût prononcé, que quoique votre état fut inquiétant, il vous voyoit hors de danger, mon pere preſſa notre départ : le bon payſan eût ordre de veiller ſur vous, & de taire mon nom : le Médecin fut ſupplié de garder le ſecret : .... vaines précautions, que me ſuggéra ma raiſon.....

VERGANT.

L'amour vous aſſuroit mon cœur ; mais qu'il m'eſt doux en ce jour de vous l'offrir par la voix de la reconnoiſſance : goutez le plaiſir délicieux des belles ames ; les bienfaits vous rapprochent de la divinité ; & la reconnoiſſance la plus pure, me précipite à vos pieds.

EUSEBIE.

La recompenſe d'un bienfait ſe trouve dans le plaiſir de l'avoir partagé ; mais n'eſt-ce pas le vendre que de ſouffrir cette dépendance ? *elle le relève.*

VERGANT.

Achevez de me combler de vos bienfaits.... Eh ! daignez embellir la vie que vous m'avez conſervée, par le don de votre main !

EUSEBIE, *après un peu de réflexion.*

Si ce don de la main étoit inſéparable de celui du cœur, Vergant vous auriez ma main.

VERGANT.

Je poſſéde votre cœur, mon bonheur eſt parfait !

EUSEBIE.

Mais ſi mon pere.....

VERGANT.

Que de ſombres idées ne viennent pas empoiſonner de momens ſi doux ! ſans doute que votre bonheur ſera précieux à M. votre pere, & à M. le Marquis, & qu'ils s'empreſſeront d'ordonner que votre main ſuive l'impulſion de votre cœur ! qu'elle ame de fer reſiſteroit au plaiſir de faire deux heureux ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEONCE, *ſeul.*

LES temps ſont bien changés, & le Français eſt méconnoiſſable : autrefois de nombreux cliens, le front baiſſé, l'air ſoumis & reſpectueux, venoient implorer l'aſcendant de mon authorité : aujourd'hui les diſcours du pauvre & du faible reſpirent l'énergie des cœurs indépendans : ſi l'aſpect attrayant d'une main dorée commandoit quelquefois ma juſtice, je pouvois au moins jetter un voile ſur l'inégalité de ma conduite : des raiſon décorées de l'apparence de l'équité & ſur leſquelles on n'oſoit porter un œil curieux, cachoient des vues d'intérêt & de fortune : l'indigent & l'opprimé perdoient leurs procès ſans murmure, pourvu

qu'ils euſſent eu l'honneur (rarement accordé) de m'aborder & de ſe confier à ma juſtice..... dans les cercles brillans, ce qui ſortoit de ma bouche, étoit pris pour autant d'oracles : aujourd'hui, à peine on me rend les devoirs de la ſeule bienſéance : j'ai beau annoncer ma façon de penſer avec toute la gravité qui convient à un Préſident, elle n'eſt point adoptée : on me combat d'un air victorieux ; on ne me craint plus, puiſqu'on me raille ; & en détruiſant mes opinions, on éleve des nuages ſur la marche vraiment équitable du corps auguſte dont je ſuis un des membres honnorables.

SCÈNE II.

LISIDOR, CLEONCE.

LISIDOR.

HÉ bien ! cette brillante conſtitution prend toujours pied ? Le peuple inſenſé l'adopte & la protége ? C'eſt une tâche qui flétrira à jamais la nation Françaiſe .... Ravaler gens de notre qualité juſqu'à nous aſſujettir aux impôts ? Vouloir qu'un citoyen quelconque puiſſe aſpirer aux charges & aux honneurs de toute eſpece ; c'eſt affreux : & ça ne peut ſe penſer ſans indignation .... Non, je ne puis concevoir comment cet aveuglement eſt devenu preſque général ....

CLEONCE.

Que dites-vous, d'oſer ainſi détruire les Parlemens ?

LISIDOR.

Qui l'eût cru, cher Cléonce, que ce tiers que nous avons toujours accablé de nos mépris, donneroit un jour des lois à nous, à nos neveux ? .... Les Officiers Municipaux en veillant ſcrupuleuſement au maintien de la conſtitution

tirution, ont rendu vains nos projets & nos efforts : le plan de la contre-révolution, eſt, dit-on, découvert ; mais ce qu'on n'a pu dans ce moment s'effectuera dans la ſuite.

CLEONCE.

Oſer détruire les Parlemens ?

LISIDOR.

Voilà votre récompenſe pour avoir bien ſervi la patrie, par votre naiſſance, vos talens & vos travaux ? Mais quoi de plus criant que la deſtruction des privileges & droits féodaux ?

CLEONCE.

Le Parlement, le Parlement, voilà qui étoit néceſſaire ; c'étoit un corps compoſé de gens de mérite ; car ils étoient tous nobles : nous étions pour la France de la plus grande utilité : dignes repréſentans du peuple, nous avons toujours défendu ſes intérêts avec zèle ; ſoutiens de la Monarchie, nous avons merveilleuſement concilié les droits du Prince, les notres, avec ceux de la Nation. Vit-on jamais de Sénats plus impoſans ! de juſtice plus ſévére ? Voilà qui étoit un ſujet d'admiration pour les Nations étrangeres :

LISIDOR.

O France ! ô ma Patrie, qu'êtez-vous devenus ?

CLEONCE.

N'eût-ce pas été agir ſenſément que de nous délivrer de ces têtes ſi pitoyablement organiſées, dont les maximes erronées ont eu une ſi maligne influence, qu'elles ont entraîné les opinions d'un peuple, aveugle, il eſt vrai, mais qui ſe prétend éclairé.

LISIDOR.

Que tous les nobles n'ont-ils penſé comme vous! . . . . .

Mais, Cléonce, perſiſtez toujours dans de tels ſentimens : je veux vous prouver que ce zèle me plaît fort : vous touchez au moment de vous établir, & j'ai cru m'appercevoir que ma fille arrêteroit vos vœux.

CLEONCE.

Eh ! quelle autre mériteroit mieux mon hommage ! croyez ....

LISIDOR.

Eh bien ! un prompt mariage va reſſerrer les nœuds de notre amitié.

CLEONCE.

Quelle faveur ! vous voulez donc ....

LISIDOR.

Oui, vous penſez bien ; vous ſavez vous reſpecter, & reſpectez auſſi vos ſemblables ; vous méritez la main d'Euſebie.

CLEONCE.

J'aurai donc le bonheur !

LISIDOR.

Vous ſavez ce que vaut la parole de gens de notre eſpéce ? Ma fille, qui trouve bien fait tout ce que je fais, va entendre ma propoſition avec plaiſir. *Il ſort.*

SCÈNE III.

CLÉONCE, LE MARQUIS, VERGANT.

VERGANT, *en entrant avec le Marquis.*

OH ! ſans contredit ! c'eſt le plus bel ouvrage que l'eſprit de l'homme ait encore enfanté ! la ſublime conſtitution qui répoſe ſur les baſes de l'égalité & de la juſtice !

CLEONCE, *allant toucher la main au Marquis.*

Vraiment, c'eſt l'ouvrage abhorré de tous les gens de bien :

VERGANT.

M. le Préſident, M. le Préſident, pourroit-on vous demander ce que vous appellez gens de bien ?

CLEONCE.

Mais .... Toutes les perſonnes comme il faut ; c'eſt-à-dire, tous les nobles.

VERGANT.

Tous les nobles ! gens de bien ! comment donc ? Eſt-ce être homme de bien, que de n'employer tout le pouvoir dont on eſt revêtu, qu'à gréver les vaſſaux, & à leur arracher le ſoutien d'une pénible exiſtence ? Eſt-ce être homme de bien, de ruiner des malheureux cliens par de procès interminables, & de détourner le poids mérité des lois de deſſus la tête du riche coupable, pour en accabler celle du pauvre ! de ſatisfaire ſon ambition immodérée, par des moyens proſcrits par la juſtice & la raiſon ? Eſt-ce être homme de bien, que de s'énorgueillir d'une naiſſance qui ne doit ſa diſtinction qu'à des vols ſubtils, à la lubricité la plus effrénée, aux injuſtices les plus atroces, en un mot, à des crimes heureux ? Voilà les actions des nobles : mais ſont-ce celles de l'honnête-homme ? Voilà les gens de bien qui déteſtent la nouvelle conſtitution, parce qu'elle eſt l'écueil du deſpotiſme, de la grandeur uſurpée, & de la baſſe adulation.

CLEONCE.

Je ne m'abbaiſſerai pas juſqu'à répondre à de pareilles inculpations : l'aſpect de l'ancien régime parle aſſez en ma faveur : qui occupoit les places diſtinguées que les nobles ? Qui verſoit l'or avec autant de profuſion ? Qui fourniſſoit du travail au payſan, que le noble ?

VERGANT.

Hélas ! pour un ſeul qu'ils en faiſoient vivre, combien il falloit en dépouiller !

CLEONCE.

Quels égards, quelle vénération n'a-t-on pas toujours eu pour la nobleſſe, & pouvoit-on ſans elle prétendre à l'eſtime publique ?

VERGANT.

Quelle pétiteſſe ! placer le mérite dans la nobleſſe ! eh ! ne ſavons-nous pas, qu'un lourdaut de payſan avec un excellent héritage, pouvoit l'acheter ? Qu'à force de valeter à la cour on parvenoit à ſe procurer un peu de parchemin, & qu'on ſe trouvoit Comte ou Marquis, *ex abrupto.* Que la protection de deux beaux yeux auprès des Miniſtres, avoient la vertu de changer un ſang rôturier en ſang noble ? L'honnête-homme peut priſer ce qui ſe vend au poids de l'or, jamais le reſpecter. Sachez, Monſieur, que l'homme, quel qu'il ſoit, eſt toujours homme ; que c'eſt un outrage fait à ſa grandeur, que les diſtinctions d'ordres, & qu'il n'y a que la ſeule vertu qui mette entre eux quelque différence.

CLEONCE.

Monſieur le Marquis, cet Officier nous inſulte atrocement ; de grace, qu'il diſparoiſſe !

LE MARQUIS.

Mais Monſieur, la vérité ne fût jamais pour moi une inſulte ;

CLEONCE.

Non, il me fera raiſon de ce comble d'injures.

VERGANT, *dégainant*

Sur l'heure !....

LE MARQUIS.

Tout beau, tout beau, Meſſieurs ! point de ſang. *Il fait ſortir Cléonce d'un côté, & Vergant d'un autre.*

SCÈNE IV.

LISIDOR, EUSEBIE.

LISIDOR.

AU milieu de tant d'horribles contre-temps, je m'occupe de ton bonheur : je viens de te choiſir un époux !...

EUSEBIE.

Un époux !... Ah !.... mon pere....

LISIDOR.

Je conçois tout le plaiſir que cette nouvelle peut te faire éprouver : tu penſes bien qu'il peut ſe vanter de nobleſſe ; il poſſede un emploi fort honnorable, que par ſes ſavantes manœuvres, il rend très-lucratif, juge donc de ſes talens. Ce n'eſt pas un homme ordinaire au moins, il penſe comme moi, & devoue à l'infamie ce tas prodigieux d'inſenſés qui préconiſent avec emphaſe la bonté de la nouvelle conſtitution. Mais abandonnons ce chapitre attrabilaire... Ton cœur doit être content & réjoui ?

EUSEBIE.

Ah ! mon pere.... Mon pere !....

LISIDOR.

Que ſignifient tous ces ſoupirs ? Acheve.

EUSEBIE.

Pour être contente, il faudroit pouvoir diſpoſer du cœur.

LISIDOR.

Qu'ai-je entendu ! explique-toi, qui t'empêche de diſpoſer du tien ?

EUSEBIE.

Du mien ? Mon pere ?

LISIDOR.

Oui, du tien.

EUSEBIE.

Ah ! a-t-on encore un cœur, quand l'amour nous l'a dérobé ?

LISIDOR.

Je l'ai déjà compris : tu aimes : mais encore un coup débrouille moi cette énigme ; car c'en eſt une pour moi.

EUSEBIE.

Je me ſentois dévorée du beſoin d'aimer . . . J'aime. . . .

LISIDOR.

Sans doute je ne pourrai qu'applaudir à ton choix ! parle à ton pere ſans détour.

EUSEBIE.

Vergant.

LISIDOR.

Eh bien ?

EUSEBIE.

Ma bouche vous a nommé le maître de mon cœur.

LISIDOR. *d'un air interdit, mêlé d'indignation.*

Quoi ! ma fille aime Vergant ! . . . Je le vois, je le vois, tu abhorres l'auteur de tes jours ! tu veux impoſer une tâche honteuſe au nom que tu portes ! Dieux ! falloit-il qu'un ſi beau ſang, qui a conſervé ſa pureté pendant plus de deux ſiecles, fût déshonnoré par ma fille ? . . . ô mes aïeux ! quel opprobre & pour vous & pour moi . . . Sont-ce là les ſentimens que je t'ai inſpiré ? Te connois-tu bien toi même ? Sais-tu qui tu es ?

EUSEBIE.

d'un ton bas.

La fille (infortunée) de Liſidor.

LISIDOR.

Penſe-tu ne rien dire ?

EUSEBIE.

Qu'on eſt à plaindre quand la nobleſſe & les richeſſes s'oppoſent au vrai bonheur !

LISIDOR.

Fille indigne de moi, & de ma race ! tu trouves le bonheur dans l'aviliſſement & l'ignominie ?.. Quoi ! un bourgeois eſt l'époux que ton cœur a choiſi ? La fille de Liſidor ! .... , ces ſentimens flétriſſans , parle , où les as-tu puiſés ?

EUSEBIE.

Dans la nature & la réflexion. Je n'ai jamais cru que l'union d'une perſonne noble, avec un autre qui ne l'eſt pas, fût un ſujet de déshonneur.

LISIDOR.

Tu as auſſi ſuccé les maximes déteſtables du temps ! ſache que ton pere les proſcrit, ainſi que le choix avoué par toi, & Cleonce deviendra ton époux. *Il ſort.*

EUSEBIE.

Cleonce mon époux ! ... Vergant ! Un autre poſſederoit le cœur de ton Euſebie ! ma flamme étoit ſi pure , chez Vergant, & l'on me fait un crime de t'aimer !

SCENE V.

LE MARQUIS, EUSEBIE.

LE MARQUIS.

EH bien, ma chere Euſebie, ton bonheur ſe prépare ! la chaîne de l'himen va t'unir à M. Vergant ! votre amour m'eſt connu, & j'oſe en préſager une félicité douce & permanente, qui embelira le printems de votre vie, &

répandra un charme raviſſant ſur le reſte de vos jours ! . . . Quoi de plus heureux que deux cœurs, qu'une mutuelle ſympathie a réunis ! ſouffrir enſemble eſt pour eux un plaiſir ; & dans leur jouiſſance ils goûtent par avance le ſentiment exquis des biens céleſtes.

EUSEBIE.

Cruel deſtin que je t'abhore ! . . . . fatale inégalité, tu es le tiran & le bourreau des ames ſenſibles !

LE MARQUIS.

Mais pourquoi ces tranſports impétueux ?

EUSEBIE.

Sacrifice déchirant ! barbare devoir ! . . . Vergant n'eſt pas noble, & je dois recevoir Cléonce de la main de mon pere.

LE MARQUIS.

Sérieuſement ? Tu euſſes bienfait de faire tomber ton choix ſur un Noble : mais actuellement que la choſe eſt faite, & que tu es enjouée de M. Vergant, le conſeil n'eſt plus de ſaiſon : là tout de bon, ton pere veut que tu épouſes M. Cléonce ?

EUSEBIE.

Il vient de me le déclarer d'un ton ſi tranſcendant, ſi abſolu ! . . . encore j'en frémis.

LE MARQUIS.

Dès qu'il s'agit de ton bonheur, tu peux compter ſur mes ſoins ; j'oſerai tout tenter, mais je ne puis répondre du ſuccès.

EUSEBIE.

Ah ! mon cher oncle, je n'ai d'autre eſpoir qu'en vous ! c'eſt fait de moi, ſi vous m'abandonnez ! . . . Mais pourquoi m'abuſer. . . . il faudra obéir. . . . j'obéirai. . . . hélas ! il vient à moi, que lui dire dans l'état où je ſuis ! . . . .

SCENE VI.

SCENE VI.

EUSEBIE, VERGANT, EGLANTINE.

VERGANT.

MADAME, les préparatifs que fait M. votre pere pour votre mariage me bercent dans une flatteuse espérance; M. le Marquis applaudit à notre union : mais quoi ! tandis que ma joie est des plus vives, est-il vrai que vos yeux viennent de répandre de larmes ?

EUSEBIE.

Tout se prépare pour une pompeuse cérémonie; mon pere doit être le sacrificateur, & Eusebie.... la victime.

VERGANT.

Dieux ! qu'ai-je entendu ! de grace.

EUSEBIE.

Mon pere vient de me quitter.... il m'a dit.... quel coup mortel !.... Vergant j'ai de trop, ma noblesse.

VERGANT.

Votre pere voudroit-il ?...

EUSEBIE.

Ma destinée doit être unie à celle de M. Cléonce.

VERGANT.

Cléonce ! eh ! quels droits a-t-il sur votre cœur ?

EUSEBIE.

Il a pour lui l'autorité paternelle.... oui, mon pere a parlé.... de peur que l'amour ne trahisse le devoir, il faut.... nous fuir.

VERGANT.

Ciel !

EUSEBIE.

Et vous tâcherez d'oublier Eusebie.

VERGANT.

Oui, quand elle ceſſera d'être adorable !... mais qu'oſez-vous ordonner ?.... vous pourriez ? ...

EUSEBIE.

Ah ! l'obéiſſance eſt un devoir ; l'amour n'eſt qu'un ſentiment.... bien doux. J'avois cru pouvoir concilier l'amour avec la tendreſſe filiale..... mais le barbare deſtin..... Eloignez-vous..... Adieu, Vergant ; ſi quelquefois vous penſez à moi, que ce ſoit pour me plaindre.

VERGANT.

Euſebie, vous me quittez ?... Vous rompriez ces tendres liens qui nous uniſſoient ſi étroitement ! vous me raviriez ce cœur.....

EUSEBIE.

Il faudra donner la main, ſans conſulter le cœur.

SCENE VII.

VERGANT *ſeul.*

QUE ce changement ſoudain me cauſe de trouble & d'étonnement ! eſt-ce moi qu'elle a fui ? Ne m'aimeroit-elle plus ? Non l'amour du devoir l'a entraînée loin de moi.... oh ! combien plus elle m'eſt chere !

SCÈNE VIII.

VERGANT, GERONS.

GERONS.

VOILA que vous avez à faire avec un ariſtocrate : par ma foi l'événement eſt terrible ! perdre ainſi la proie que vous viſiez ! Ah ! que n'avez-vous acheté une charge ; aujourd'hui vous ſeriez Noble, ennobliriez vos enfans, & vous obtiendriez Euſebie !...

VERGANT.

Peſte ſoit de toi & de ta nobleſſe ! tu connois bien mal la dignité de l'homme : tu adoptes le ſtupide préjugé des ames ſans étoffe : c'eſt l'homme ſeul qui honore, ennoblit un emploi ; dans l'ancienne conſtitution, il eſt vrai, c'étoit tout le contraire ; l'homme étoit ennobli par la charge ; mais malheur à celui qui avoit beſoin de recourir à cette nobleſſe pour obtenir notre eſtime.

GERONS.

On avoit une même vénération pour toutes les perſonnes en place ; c'eſt donc la charge & non pas l'homme qui l'imprimoit, puiſque les hommes ne ſont pas également méritans.

VERGANT.

Alors, comme dit l'ingénieux & naïf Lafontaine :

D'un Magiſtrat ignorant,
C'eſt la robe qu'on ſalue.

GERONS.

Cadedis, que n'ai-je une robe ! comme on me reſpecteroit !

VERGANT.

Bien ſot qui s'énorgueillit des hommages rendus à ſes habits. Déſormais, dans les membres du département, du diſtrict, & autres tribunaux, conſtitués pour rendre la juſtice, on ſaluera des vraiment honnêtes hommes, de gens de mérite, aux yeux deſquels frémiront la faveur & l'injuſtice : on ne craindra plus le talent pernicieux de l'Avocat, qui ſouvent ne ſervoit qu'à ſauver le coupable & punir l'innocent. L'avide Procureur eſt donc réduit à l'heureuſe impuiſſance de ruiner ſes ſemblables..... Vous qu'opprime un pouvoir tyranique, mettez-vous ſous la tutele des nouvelles loix : veuves, orphelins, pauvres, vous tous que tourmente l'injuſtice, venez éprouver leur

bonté : cette conſtitution, que les crimes des grands avoient depuis long-temps rendu néceſſaire, aſſure votre paix, votre bonheur & celui de toute la France.

GERONS.

Vive donc la nouvelle conſtitution. Mais chut.... Quelqu'un vient..... C'eſt Liſidor ſans doute.... Je ſors de peur qu'il ne me voye avec vous:

VERGANT.

Cleonce eſt avec lui, le ſang bout dans mes veines; ſortons.

SCÈNE IX.

LISIDOR, CLEONCE.

LISIDOR.

C'EN eſt aſſez; je vous promets que dès aujourd'hui l'entrée de mon hôtel ſera interdite à Vergant. Pour nous, hâtons-nous de terminer ce mariage : le Notaire inſtruit de ma volonté, va ſe rendre céans.

LAFLEUR.

Un campagnard actuellement arrivé m'a chargé de remettre cette lettre à M. le Préſident, *il ſort.*

CLEONCE, *ouvrant la lettre.*

Permettez.....

LISIDOR.

Oh! Monſieur, bien volontiers : *tandis que Cleonce lit, Il ſe promene.* Eh! quoi! vous paliſſez? quelle nouvelle funeſte!

CLEONCE.

O le brigandage!

LISIDOR.

Quoi donc, quel malheur!

CLEONCE.

Journée desastreuse ! on m'annonce l'embrasement de mon Château, la destruction de mon parc.

LISIDOR.

Que les auteurs de ces terribles desordres ne restent pas impunis ! qu'on les arrête, & qu'ils périssent victimes d'une prompte justice.

CLEONCE.

Les scelerats ? Quel temps ils ont choisi pour se venger de quelques légeres concussions ! comment reprimer leur fureur ! oh ! si ce desastre fut survenu il a deux ans, mon bras alors puissant.....

LISIDOR.

Il l'est encore assez.... Il faut qu'un exemple terrible effraye quiconque oseroit les imiter : ma fille exige de vous cette sévérité. Deployez tout le pouvoir des loix ; montrez qu'on ne brave pas impunement un noble..... allez, & je vais tout disposer pour votre mariage.

SCÈNE X.

LISIDOR *seul.*

QUELLE horrible avanture ! fit-on jamais un plus vif outrage ! perdre son Château, son parc ! maudite liberté, ce sont là de tes attentats !

LAFLEUR.

Monseigneur le Comte, Madame votre fille est, depuis un demi quart d'heure, dans un état un peu allarmant : arrivée à son appartement, elle est tombée dans un bien grand évanouissement, qui l'a presque entièrement privée de l'usage de ses sens. *Il sort.*

LISIDOR.

Dieu ! que de terribles coups m'accablent dans le mê-

me jour ! pauvre enfant, mes reproches lui auront percé l'ame... tant mieux, elle reconnoîtra ſa faute, & verra qu'il ne faut point me déplaire. C'eſt un moment de criſe, auquel va ſuccèder la joie la plus parfaite.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÉNE PREMIERE.

EUSEBIE, ÉGLANTINE.

Euſebie arrive ſoutenue d'Eglantine, qui lui donne un fauteuil : Euſebie s'aſſoit.

TOUT eſpoir eſt-il donc perdu ?..... La derniere volonté de mon pere, la connois-tu Eglantine ? Mais pourquoi m'abuſer encore ?.....

EGLANTINE.

Son caractere roide ne ſauroit fléchir ; Cleonce va ſe rendre en votre préſence, pour unir ſa vie à la vôtre par les liens du mariage.

EUSEBIE.

Elle ſe leve. A Eglantine.

Euſebie la femme de Cleonce !..... perfide, pourquoi.

elle retombe

m'as-tu rien dit ?..... Laiſſe-moi livrée aux horreurs du devoir, qui détruit mon bonheur.

EGLANTINE.

Moi, vous quitter dans l'état où vous êtes ?....

EUSEBIE..... *relevant ſa tête.*

?.... L'as-tu vu ?.... Que fait-il ?..... Je lui ai

ordonné de me fuir.... Il me fuit.... Si j'écoute la voix du devoir, que n'écoute-t-il celle du cœur & de l'amour ?... Vas, dis-lui, qu'il peut voir son Eusebie pour la derniere fois.... qu'il vienne.... non, reste.... La vertu le défend.... Quoi pourroit-elle défendre de dire le dernier adieu à son ami ?.... *Eglantine sort.*

SCENE II.

EUSEBIE, CLEONCE.

CLEONCE *saluant Eusebie, qui se leve.*

MADAME, recevez mon respectueux hommage..... enhardi par la promesse de M. votre pere, j'ose vous offrir ma main pour obtenir la vôtre.

EUSEBIE *pousse un soupir.*

Ah!....

CLEONCE.

Que dois-je inférer de ce sombre silence ?.....

EUSEBIE.

Ce que vous trouverez bon..... Mon pere a promis ma main. Le devoir & la vertu ordonnent que son choix soit le mien.... j'y souscris sans murmure.....

CLEONCE.

Ah ! quelle belle ame !.... qu'il me sera doux de posséder votre cœur !

EUSEBIE.

Arrêtez ; votre discours m'offense.

CLEONCE.

Qu'entends-je ? Ce mot, votre bouche a-t-elle pu le prononcer ?

EUSEBIE.

Quand on méconnoît le bonheur, est-on fait pour en goûter le sentiment.

CLEONCE.

Tout redouble mon étonnement !.....

EUSEBIE.

A quel titre prétendez-vous à mon cœur ? Pour le posséder, il le faut mériter, & vous n'avez encore rien fait.

CLEONCE.

Mais ma nobleſſe, ma charge, ma fortune ? ne ſont donc rien à vos yeux.

EUSEBIE.

Le temps dévorera vos titres !..... votre charge eſt vénale.... La fortune eſt inconſtante.... & vous même.... *à part.* vous même.... Qu'allois-je dire ?

CLEONCE.

Achevez.....

EUSEBIE.

Oui, vous-même éprouvez-vous le délicieux ſentiment d'un amour vertueux ?.... Apprenez, vous & vos ſemblables, qu'un cœur honnête ne ſe marchande pas ; mais qu'il doit être le tribut précieux de l'amour & de l'eſtime.....

CLEONCE.

Quels traits vous enfoncés dans mon ame ! Qu'il faut vous aimer pour ſupporter ſans ſe plaindre leurs atteintes cruelles !.... Oui, la haine & la fureur devroient m'agiter tour à tour ; & je ſens ma flamme s'augmenter, chaque inſtant vous embellit de nouveaux charmes : ce port noble & majeſtueux, ce teint vermeil, cette bouche où l'on croit voir deux nichées d'amour, cette taille ſvelte & légère, ce doux enſemble de rares qualités formant un tableau parfait.....

EUSEBIE.

Doit-on profaner le langage de l'amour, quand on eſt peu fait pour le ſentir ?

CLEONCE.

CLEONCE.

Cette rigueur outrée, & ce cruel traitement ont de quoi m'étonner & me confondre.

EUSEBIE *ironiquement.*

à part.

Sans doute vos prétentions sont faites pour plaire. Dieux! Où me laissai-je emporter ?

CLEONCE.

Madame je m'apperçois, que votre choix est fait..... J'avois bien voulu vous présenter ma main, & vous me forcés à rougir d'une telle foiblesse..... Adieu, Madame.....

EUSEBIE.

à part. *haut.*

Que vais-je devenir ? Ah ! mon père..... Cleonce, vous me fuyez..... & vous m'aimez ?.....

CLEONCE.

Devez-vous oublier les égards dûs à ma personne.... Je

il continue à s'en aller.

me connois, & votre indifférence extrême m'indigne &.....

EUSEBIE.

à part *haut.*

O Vergant..... ô mon père..... Cleonce, je n'ai voulu qu'éprouver votre amour..... Si vous m'aimez,

à part.

croyés qu'Eusebie..... Vergant je t'abandonne, mais pour

haut.

mon pere..... Competz aussi qu'Eusebie vous estime, & vous..... Mais il ne m'entend plus.

SCENE III.

EUSEBIE *seule.*

MURMURES de l'amour, brûlants transports, inexprimables palpitations, taisez-vous..... mon devoir & mon pere vous le commandent!..... Quel devoir assez barbare pourroit m'arracher Vergant!.... Mon pere me rendroit parjure!..... Perfide amour, ah! pourquoi nous embraser de ta flamme, si le féroce Destin doit nous séparer..... Oui il deviendra mon époux, dussais-je.... Ah! fille insensée & déjà trop coupable..... La douleur & le désespoir vont flétrir & consumer les jours de mon vieux père..... Et c'est moi qui le précipiterois au tombeau?... Cleonce, il le faut espérer, méritera sans doute le cœur d'Eusebie.

SCENE IV.

EGLANTINE, EUSEBIE.

EGLANTINE.

MADAME, je n'ai pu bien remplir votre commission; un accident subit étant survenu à Monsieur votre pere, il a fallu prêter mon secours pour panser une blessure....

EUSEBIE.

Mon pere... Un blessure... Acheve... Quel malheur...

EGLANTINE.

Voici la chose telle qu'on me l'a apprise: M. de Lisidor étant sorti pour, je ne sais, quel objet, son épée au côté, devançoit sa chaise d'un pas tranquille & majestueux; sur son passage s'est trouvé un péloton de gens armés, entourés d'une populace nombreuse: M. de Lisidor surpris de ce que

tous les yeux étoient fixés sur lui, & qu'on ne s'empressoit pas à lui laisser le chemin libre, comme autre fois, un ris mocqueur & une raillerie amère lui ont échappé, il tâchoit de jetter à pleines mains du ridicule sur les citoyens armés, lorsque la plûpart se sont élancés sur lui avec colere & fureur; il étoit perdu, si les sages représentations d'un de ces Officiers, accouru pour le délivrer, n'avoient calmé les esprits: & comme M. votre pere refusoit de se soustraire à leurs coups, & se mettoit en état d'en immoler quelqu'un à son ressentiment, cet Officier l'a pris entre ses bras, & l'a dérobé à la populace, en le faisant entrer dans une maison, d'où il est sorti par une fausse porte, & est arrivé ici à l'aide de sa chaise... Il n'a reçu qu'une légère contusion... J'ai appris aussi qu'il avoit été enjoint à Mr. Vergant par M. votre, pere de fuir & d'éviter votre présence.

EUSEBIE.

Ciel! de quels coups mortels tu frappes mon ame! cet Officier, qui l'a sauvé, quel est-il? Si c'étoit.... Mais allons trouver mon pere.... *Elles s'en vont & trouvent Lisidor.*

SCÈNE V.

LISIDOR, EUSEBIE, ÉGLANTINE.

EUSEBIE.

Ah! mon pere, quelle main audacieuse a osé vous frapper?... Excusez, si je n'ai accouru..... Eglantine vient de me l'apprendre..... Mais la blessure est-elle dangereuse?

LISIDOR.

La bleſſure n'eſt pas grande, mais l'affront eſt exceſſif : attaquer publiquement le Comte de Liſidor : un membre de la nobleſſe ! .... Ce ſont des horreurs, que nos neveux ne pourront croire ! ... Quoi ! alors, qu'on eût dû trembler à mon aſpect, oſer lever la main ſur moi ? ... Ah ! je punirai bien cet inſolent audacieux .... Mais voilà ce que c'eſt que d'armer la canaille.

EUSEBIE.

Quelques railleries de votre part, les avoient offuſqués, diſoit-on.

LISIDOR.

Hé ! ne ſont-ils point faits pour eſſuyer nos mépris ? Crois-tu que le bourgeois & l'artiſan, enfoncés ſous leurs brillantes épauletes, deviennent plus grands à mes yeux ? Plus on veut les élever, plus on doit les accabler de dédain ; les places éminentes demandent des grands ſentimens : ils germent ſeuls dans l'ame d'un noble.

EUSEBIE.

Mais à quelle main tutélaire dois-je la conſervation de vos jours ?

LISIDOR.

C'eſt à ce beau Monſieur Vergant, qui tantôt te faiſoit ſoupirer.

EUSEBIE.

Ah ! il ſe trouve donc des cœurs humains & bienfaiſans parmi le tiers, puiſque Vergant ...

LISIDOR.

Aurois-tu encore la foibleſſe de l'aimer ?

EUSEBIE.

Pourrois-je haïr celui qui a protegé & défendu vos jours ?

LISIDOR.

Ma fille, il eſt aſſez payé par l'honneur de m'avoir ſervi : ne me force pas à rougir de lui devoir la vie .... J'oſe croire que tu as étouffé une indigne foibleſſe .... Cléonce vient de perdre, il eſt vrai, ſon château & ſon parc par un affreux embraſement ; mais il poſſede encore aſſez de fortune : d'ailleurs ſa nobleſſe, ſon air, ſa figure, ſa maniere de voir les choſes doivent t'enchanter .... Ses vaſſaux te reſpecteront. Il leur a ſouvent fait reconnoître ſon autorité, ſa puiſſance Seigneuriale, & ſi par fois il a traité durement & avec quelque hauteur les payſans, c'eſt, ſelon moi, avoir fait trop d'honneur à cette canaille de la vexer, au lieu de la détruire.

EUSEBIE.

Quoi ! les ſentimens de l'humanité ſont étouffés en lui par le ſentiment de ſa grandeur ! .... Son cœur eſt inſenſible à la miſere, & ſon œil la voit avec plaiſir ? Il dévore la ſubſiſtance du bon payſan, & il a le front de l'inſulter dans ſon infortune ?.... Qui plus que lui méconnût jamais la vraie nobleſſe ?

LISIDOR.

Ma fille, c'en eſt trop.... Tu dois reſpecter celui que ton pere honore de ſon eſtime ; je trouve bien ſingulier que lorſque M. Cléonce eſt avoué par moi, la fille prétende ſe récrier ?

EUSEBIE.

Hélas ! c'eſt de la fille qu'il doit devenir l'époux.... Et j'accepterois ſa main encore fumante du ſang, que lui a fait répandre ſa tyrannie ?....

LISIDOR.

Tu braves l'autorité paternelle ! ingrate ! & tu joins l'inſulte à l'outrage ! ſi tu as ſû éteindre le reſpect & l'obéiſſance

filiale, ton pere fera taire les ſentimens de la nature : oui ma tendreſſe inquiete ſur ton ſort, ne s'occupoit depuis long-temps que de ton bonheur.... Tu le détruis.... Si ma bonté te donnoit lieu de tout eſpérer de moi... Tremble... & redoute tout, d'un pere irrité.

EUSEBIE.

Le coup affreux dont vous venez de m'accabler ne ſera donc pas ſeul ? Eh quel autre malheur pourrois-je craindre ?

LISIDOR.

Ma malédiction.

EUSEBIE.

Quelle parole horrible !... mon pere !... Non, non, Euſebie n'ignore pas ce qu'elle vous doit ; le riant aſpect du bonheur avoit faſciné mes ſens.... Eh ! peut-on goûter de bonheur qu'en rempliſſant ſon devoir ! mon pere connoiſſez mon cœur.... ma bouche vous aſſure qu'il n'eſt pas indigne de vous.... ſi quelque tendreſſe vous parle encore en ma faveur, écoutez votre cœur, & laiſſez au mien la douceur d'obéir.

LISIDOR.

Tu parois t'attendrir ; tu aimes donc encore ton pere ?

EUSEBIE

Mon amour peut me reprocher de l'avoir trop aimé..... Mais je le ſens, l'amour prête une nouvelle force aux ſentimens de la nature ; jugez de leur vivacité par la grandeur du ſacrifice que mon cœur oſe vous faire....

LISIDOR.

Voilà qui s'appelle parler... Oui, je te reconnois là.... & tu es encore digne de moi. Je vais avertir Cléonce & les autres juges de l'affront reçu, & ſi les lois ont encore quelque pouvoir, elles doivent ſevir contre ces méchans. Je reviens à l'inſtant, avec Cléonce, qui comblera nos communs déſirs. *Il ſort.*

SCÈNE VI.

EUSEBIE, VERGANT, EGLANTINE, *derriere.*

VERGANT.

GUIDÉ par l'amour que vous vous empreſſez de méconnoître, je viens avant de m'éloigner de ces lieux, vous préſenter mon dernier hommage..... Mais vous me fuyez... Euſebie.... eh ! quoi donc... ma préſence vous bleſſe.... Courez, courez vous immoler aux caprices inſenſés & aux biſarreries cruelles de votre pere....

EUSEBIE.

A part.

Ah ! reſpectez mon pere.... ô Dieux ! que n'ai-je le courage de fuir !

VERGANT.

Sexe foible & timide ! votre pere gémit ſous le joug honteux des préjugés, il méconnoît ſes devoirs, ou ſe plaît à les violer ; il s'oppoſe à l'amour le plus pur.... fier de ſon pouvoir & de votre foibleſſe, il inſulte atrocement l'image de la vertu.... & vous ſouffrez....

EUSEBIE.

Ceſſez, Vergant, le murmure eſt un crime....

VERGANT.

Et l'infraction de tous les droits eſt un devoir ? L'abus de l'autorité ſeroit une vertu ? S'il étoit un être aſſez vil pour le penſer.... Mais c'eſt vôtre !.....

EUSEBIE.

Ah ! qu'alliez vous dire ? Vous outragez Liſidor, & vous dites que vous m'aimez ?

VERGANT.

Si je ne vous adorois, pourrois-je le condamner ? Mais vous, vous m'abhorrez, puiſque vous obéiſſez en eſclave à ſes ordres barbares.

EUSEBIE.

Tous les devoirs ſont chers à mon cœur....

VERGANT.

Eh bien ! cruelle, trahiſſez l'amour, & dites, ſi vous l'oſez, que le devoir vous eſt cher ? derobez-moi votre cœur, & vantez-vous de vertu ? Le ſceptre tyrannique eſt briſé : En France il n'eſt plus d'eſclavage, & vous cheriſſez le vôtre !

EUSEBIE.

Vergant épargnez la ſenſibilité de mon cœur ; *elle s'en va.* Hélas ! que n'êtes-vous Cléonce !

VERGANT.

J'en ſuis ſûr, je la perds par un excès de vertu ! Mais non, elle n'aura pas un époux, que ſans doute elle abhorre ; ſon cœur ne peut vivre ſans le mien.... Elle ſera à moi, ou ne ſera pas malheureuſe avec Cléonce.

SCENE VII.

LISIDOR, CLEONCE, GERONS *venant enſuite.*

CLEONCE.

IL eſt inutile de ſonger à exercer la juſtice ; l'anarchie eſt à ſon comble ; je n'ai rien pu contre les brigands qui ont dévaſté mon château. Que pourrez-vous contre...

LISIDOR.

Comment ! l'outrage qu'on m'a fait, pourroit-il demeurer impuni ? Ce n'eſt pas mon château, mais c'eſt moi-même

même qu'on a voulu détruire ; moi dont la nobleſſe eſt preſque auſſi ancienne que le temps, & dont les titres & le ſang ont toujours été reſpectés, comme choſes ſacrées ; cet outrage réjaillit ſur toute la Nobleſſe ; en me vengeant, vous vangez vos droits & votre cauſe..... Hâtez-vous, puniſſez, exterminez ces ſcélérats....

CLEONCE.

Vous le ſavez, le Parlement pouvoit tout ; il ne peut plus rien ; ainſi perdez tout projet de vengeance, de peur de faire après beaucoup d'agis de l'eau claire, ou bien ayez recours à la municipalité.

LISIDOR.

Cléonce êtez-vous fou ! moi, le Comte de Liſidor, recourir à la Municipalité ! que je fléchiſſe le génou devant elle ; voilà qui ſeroit beau..... Non, non, elle n'aura jamais l'honneur de me voir ſuppliant.

CLEONCE

Mais elle ſeule peut tout.

LISIDOR.

Je vous l'ai toujours dit, le Ciel eſt juſte, & ces choſes ne peuvent durer. *Appercevant Gérons*, que nous veut cet homme ?

GERONS, *laiſſe tomber quelques papiers ſans que Liſidor & Cléonce le voient.*

Ah ! Meſſeigneurs, daignez pardonner ma témérité ; j'oſe vous demander... Excuſez ma hardieſſe....

LISIDOR.

Eh bien !

à part. GERONS. *haut.*

Il faut que tu donnes dans le panneau. Meſſeigneurs, vos momens ſont ſi précieux.... Je crains de vous déranger....

LISIDOR.

Quand on eſt devant moi, on parle, où on diſparoit.

GERONS.

Pardon, Meſſeigneurs, auriez-vous rencontré quelque vieux parchemin ?

CLEONCE.

Un vieux parchemin ?

LISIDOR.

C'eſt bien à nous qu'il faut s'adreſſer : le Tiers eſt aujourd'hui ſi impertinent ! .... Mais quel eſt donc ce parchemin ?

GERONS.

Hé, des lettres de nobleſſe : il faut que je parcoure ... *Il le cherche, & allant vers l'endroit où elles ſont.* J'apperçois quelque choſe, *il s'avance*, ça pourroit bien être .... Juſtement, les voici : Ah ! que j'en ſuis aiſe !

LISIDOR. *à Gerons.*

Des lettres de nobleſſe ! il les faut voir : donne ce parchemin :

GERONS.

On ne ſe ſoucie pas trop qu'on les voie ; mais je puis vous les livrer ſans crainte.

CLEONCE.

Eſt-ce qu'on rougit d'être noble ?

GERONS.

Oh ! je ne dis pas ça, Monſeigneur ; mais ce titre ſuffit pour vous attirer la haine du peuple ; & c'eſt déſagréable....

LISIDOR.

Morbleu ! je ſerai bien fâché de mériter ſon eſtime : ſa haine ſeule peut nous honorer, ſi toutefois il a quelque choſe d'honorable .... Donne.

CLEONCE.

Qui a accordé ces lettres ?

à part. GERONS.

Que lui dire ? C'eſt le Roi .... Léon X.

LISIDOR.

Le Roi Léon X ?

GERONS.

Oui ? durant la papauté de Juſtinien.

CLEONCE.

La papauté de Juſtinien ? Petit Flandrin *, apprenez qu'un homme de robe n'ignore pas que Juſtinien étoit Juriſconſulte.

GERONS, *avec feu.*

Vos grandeurs ſont ſans doute verſées dans l'hiſtoire, & elles ſavent certainement que dans ce temps François I. étoit Roi d'Eſpagne.

LISIDOR, *bas à Cléonce.*

Dit-il vrai ?

CLEONCE.

Il confond les époques de l'hiſtoire.

LISIDOR, *les donnant à Cléonce.*

Tenez, examinons-les.

CLEONCE, *lit très-poſément*

Let-tres de no-nobleſſe ac-cordé-es à Mar-ie- Al-Alexandre-Philo-gene-Ver-Vergant, par-par-.... Ma foi le reſte eſt indéchifrable; mais ce ſont de véritables lettres, car voilà le ſceau ....

LISIDOR, *à Gerons.*

Tu connois ce Vergant ?

GERONS.

Je n'ai point cet honneur-là.

LISIDOR.

Honneur ....: Honneur .... Je te ſoupçonnois ..... Mais d'où les tiens-tu ?

à part. GERONS. *haut.*

O le malin vieillard ! n'ayant pas beaucoup vu de lettres de nobleſſe, je les avois demandées à un de ſes amis :

LISIDOR.

Il doit s'être fait décraſſer par quelque généalogiſte bien payé, pourtant il croit que la nobleſſe eſt encore un titre reſpectable, puiſqu'il conſerve.....

CLEONCE.

Ce Vergant eſt l'Officier des gardes Nationales, qui tantôt....

LISIDOR

Juſtement.

CLEONCE.

Fi-donc ; c'eſt le plus vil démocrate... Je vous l'ai dit... Chaſſez cet homme, Monſieur le Comte. *Il lui jette les lettres.*

GERONS, *les ramaſſant.*

Monſieur, on ne chaſſe que les chiens-d'Ariſtocrates. *Il ſort.*

SCENE VIII.

LISIDOR, CLEONCE.

CLEONCE.

Nous avons ſouffert que cet inſolent nous parlât trop long-temps.....

LISIDOR.

Il eſt vrai ; mais nous ne ſommes avilis qu'à nos propres yeux.... Au reſte, ſongez que tout eſt prêt pour votre mariage, & tâchons au ſein du plaiſir qu'il va faire éclore de nous diſtraire des horreurs & des infamies du temps.

CLEONCE.

Le bruit s'eſt répandue qu'Euſebie, oubliant la naiſſance,

brûloit pour un bourgeois : & j'ai ſoupçon ....

LISIDOR.

Un tel ſoupçon m'offenſe : méconnoîtriez-vous mon ſang juſqu'à croire ma fille indigne de moi ?

CLEONCE.

Ses diſcours choquans m'ont appris tantôt, que ſon cœur avoit choiſi.....

LISIDOR.

Qui ? Vous lui prêteriez cette foibleſſe ? Vous lui avez ſans doute parlé de votre prochaine union ?

CLEONCE.

Elle m'a répondu.....

LISIDOR.

Vous devez ſavoir qu'une fille bien née reſſent une ſenſible émotion, lorſque le diſcours roule ſur ſon prochain bonheur ; le mot de mariage l'aura allarmée .... Vous aurez pris cela pour un déſaveu, elle vous eſtime, j'en ſuis ſûr, &....

LA FLEUR.

On vient dans cet inſtant de remettre le Bulletin.

CLEONCE *le parcourt rapidement.*

LISIDOR.

Ainſi, cher Cléonce, ce ſont ſots bruits qu'il faut mépriſer.

ELEONCE, *lit.*

Suppreſſion entiere des tribunaux de Parlement.

LISIDOR.

C'en eſt donc fait, vous ne jugerez plus ?

CLEONCE.

Vous venez de l'entendre. *Il eſt prêt à tomber, lorſque Liſidor le ſoutient.*

LISIDOR.

La Fleur, soutiens Monsieur Cléonce, jusqu'à l'appar-

à Cléonce.

tement voisin, où vous serez à votre aise, & aurez tous les secours nécessaires.

SCÈNE IX.

LISIDOR, *seul.*

QUELLE circonstance fâcheuse! Cléonce perd étonnament dans ce maudit bouleversement : on enleve les propriétés qui avoient été déclarées sacrées. Tout est perdu, l'Anarchie triomphe ; le citoyen n'est plus en sûreté, la religion même est avilie, profanée. ... Quel comble d'aveuglement & d'injustice!... Quel parti prendrai-je? Vergant à une belle fortune .... Non, non, Cléonce malgré tous ces malheurs conserve toujours son ancienne noblesse, ses sentimens distingués, & ma fille peut se passer du reste.

SCÈNE X.

LISIDOR, LE MARQUIS.

LISIDOR.

AH! vous voilà, cher Marquis; eh! bien, ma fille épouse Cleonce, c'est ainsi que je l'ai resolu.

LE MARQUIS.

Fort bien.

LISIDOR.

Mais d'ou vient que depuis votre arrivée, je n'ai presque pas joui du plaisir de vous voir?

LE MARQUIS.

J'ai employé tous mes momens à la réunion d'un cou-

ple malheureux : mais mes soins ont été inutiles : l'instant de leur mariage fut presque celui de leur séparation, gênés, contraints dans le choix de leurs cœurs par l'autorité de leurs parens, ils furent unis, & dès-lors leur vie ne fut qu'un tissu de jours lugubres & odieux : le dégoût, le mépris, la haine, suite inévitable d'un mariage forcé, leur firent profaner le plus saint des nœuds : le bonheur n'étant pas le fruit de leur union, chacun le rechercha avec empressement ; leur mariage même devint une raison pour que tous les deux vecussent à leur gré ; la foi conjugale fut violée, le désordre suivit leurs pas ; & l'adultere, ce crime affreux qui brise tous les liens de la société, l'adultere parut seul pouvoir les dédommager, & pour n'avoir été libres, ils ont été coupables & corrompus.... pensez-vous que mes avis & mes conseils ayent rien pu sur leur cœur ? ah ! quand on a choisi le vice pour remplacer l'amour, qu'il est rare qu'on revienne à la vertu !

LISIDOR.

Ma fille approuve mon choix ; ainsi cet exemple....

LE MARQUIS.

Mais son inclination se confond-elle avec vos désirs ?

LISIDOR.

Oui, très-fort.....son cœur ressentoit tantôt quelque chose pour Vergant, mais elle a rougi, Dieu sait, d'une telle faiblesse ?

LE MARQUIS.

Ne placez pas la contrainte dans une action si libre..... liberté, liberté, voilà la devise de tout cœur Français.

LISIDOR.

Vous souffririez que ma fille s'alliat à Vergant ?

LE MARQUIS.

Pourquoi non ?

LISIDOR.

A un Bourgeois ?

LE MARQUIS.

en souriant

Egalement..... mais, n'eſt-il pas noble ?

LISIDOR.

Sa nobleſſe eſt de trop fraiche date dans le public pour qu'elle mérite la fille de Liſidor.

LE MARQUIS.

La voix de la vanité & de l'intérêt doit ſe taire lorſqu'il s'agit du bonheur d'un enfant : eh ! quel droit avez vous d'enchaîner ce qu'il y a de plus indépendant dans la nature ? les goûts ſont différens ; & n'eſt-ce pas vouloir aſſujettir un cœur à notre goût que de prétendre le contraindre ! c'eſt-là, c'eſt-là la borne où doit expirer le pouvoir paternel. Un enfant fait-il le choix ſans conſulter perſonne, il reſte toujours au pere l'aſcendant des repréſentations, & non pas celui du commandement : le commandement doit finir où commence la liberté.

LISIDOR.

Ce ſont vaines paroles ; le pouvoir d'un pere ſur les enfans doit être abſolu.

LE MARQUIS.

Euſebie eſt vertueuſe, elle obéira ſans murmure, vous prendrez ſon obéiſſance pour une inclination, & vous même la précipiterez dans le malheur ; c'eſt alorsque vous l'entendrez vous dire d'une voie triſte & amere:

« Mon pere ce ne ſont pas les liens de l'amour & de » l'eſtime qui m'ont enchaînée, mais ceux de la force & de « l'orgueil que mon cœur abhorre.... en me faiſant trahir » mon amant, ne m'avez-vous pas appris à trahir mon » époux ! mon époux !....eh ! que lui devrais-je ? la fide- » lité ? lorſque ma bouche le lui promit, mon cœur juroi qu'i

» qu'il ſeroit fidele à ſon premier ſerment.... ſi je ne puis « m'honnorer du doux titre de mere, peut-être en êtes « vous cauſe ; ſi je deviens vicieuſe, vous en répondrez. » Vous les entendriez ces reproches amers, & vos entrailles paternelles en ſeroient déchirées.

LISIDOR.

Non, j'en ſuis ſur : la fille de Liſidor ne concevra jamais l'idée d'outrager ainſi ſon pere.

LE MARQUIS.

Je veux que l'amour du devoir guide toutes les démarches d'Euſebie, qu'elle s'interdiſe toute plainte : mais ſon ſilence & ſa préſence ne parleront-ils pas aſſez ? Vous la verrez dépérir : l'abbatement d'Euſebie produira en vous le déplaiſir cruel, & peut-être les remords..... Oui, la nature indignée s'éleveroit au fonds de votre cœur, vous reprocheroit l'abus de l'autorité, & hâteroit votre trépas.... Voilà de quels maux affreux vous ſeriez l'auteur & la victime. Vous connoiſſez tout le mérite de M. Cleonce, mais non pas celui de M. Vergant ; je ne parlerai pas de la reconnoiſſance que vous lui devez, ni des rares talens dont il peut ſe vanter : admirez ſeulement ce que peuvent en lui, le devoir & la vertu, réunis : il ſentoit qu'il ne pourroit être heureux ſans la main d'Euſebie, eh bien ! Elle lui déclare votre volonté, elle le ſollicite à la fuite, de peur que l'amour ne les trahit tous deux : jugez combien un tel départ aura dû coûter à ſon cœur ; je l'ai pourtant trouvé s'empreſſant de s'éloigner de ces lieux : revenez, lui ai-je dit, mon frere a une ame trop bien née, & trop ſenſible pour ne pas apprécier vos vertus, & les récompenſer par le don de la main d'Euſebie.

LISIDOR.

Mais marquis, il falloit le laiſſer partir, & ne lui rien

dire là dessus : Cleonce à ma parole, & il *y* doit compter.

LE MARQUIS.

Seroit-on adstraint à une parole quand on n'est pas en droit de la donner ? Cher Comte, il s'agit du bonheur d'Eusebie, du vôtre, & vous vous préparerez des jours tristes & douloureux ; les liens du sang, & de l'amitié m'unissant à tous deux, j'ai pris sur moi de les inviter à se rendre ici, (*il tire sa montre*) à l'heure même, Eusebie aura la liberté de choisir son époux, & de faire son bonheur.

LISIDOR.

Non, je ne le pourrois souffrir.

LE MARQUIS.

Quand on est pere, il en faut remplir tous les devoirs. Mais les voici qui viennent : *avec affection.* Souvenez-vous de vous-même ; de la tendre & vertueuse Eusebie ; & du marquis qui vous aime bien tendrement.

LISIDOR *à part.*

Ces derniers mots ont attendri mon cœur..... Mais soyons toujours inflexible.

SCENE XI. & derniere.

LISIDOR, CLEONCE, LE MARQUIS, VERGANT, EUSEBIE *au milieu*: GERONS ET EGLANTINE *derriere Vergant, tandis qu'on se salue, le marquis sort, & rentre une couronne, à la main.*

LE MARQUIS.

Si la liberté doit être l'ame de toute notre vie, elle doit sur-tout régner dans deux cœurs qui doivent être à jamais unis : sa présence doit dissiper les préjugés ; comme elle est

la mere du bonheur, la contraindre ce ſeroit un crime Euſebie voilà une couronne vous pouvez l'offrir à celui que vous déſignera votre cœur.

LISIDOR *avec feu.*

Marquis.....

EUSEBIE *prend la couronne, & court la porter ſur la tête de Liſidor.*

Mon pere, la nature a mon premier hommage ! ces roſes paſſageres que l'amour filial vous donne par la main du reſpect, ne ſont que l'image des roſes du bonheur, dont je voudrois orner votre cœur.

LISIDOR, *attendri.*

Tes ſouhaits ſont précieux à ton pere, ma fille, ſi le reſpect te retient à mes pieds, ma tendreſſe t'invite à te jetter à mon col ; la préférence que j'ai eue, la ſenſibilité que tu m'as témoigné, ont vivement ému ton pere... embraſſe-moi, ma fille. *Euſebie ſe releve & l'embraſſe.* Tu as donné cette couronne à ton pere, il te la préſente à ſon tour : qu'elle ſoit le gage de ton bonheur, & elle le ſera du mien : ſi celui qui peut te rendre heureuſe eſt ſous tes yeux, qu'il la reçoive de tes mains pour témoignage de ta tendreſſe.

CLEONCE *à part.*

Un inſtant a-t-il ſuffi pour lui tourner la tête !

EUSEBIE.

Mon pere... mon époux, je veux le recevoir de votre main.

LISIDOR.

Tu merites trop d'être heureuſe ; non, les regrets & l'amertume n'empoiſonneront point tes jours. Ton pere craindroit de tromper ton cœur ; hâte toi, ne retarde plus

notre commun bonheur ; choisis.... tous les deux sont Nobles.

CLEONCE.

J'enrage.... lui mon égal !

VERGANT *bas.*

Moi noble ! j'en serois bien fâché.

GERONS *doucement.*

Oui, oui, vous êtes Noble. Vous fâcherez-vous, si l'on vous fait obtenir Eusebie ?

LISIDOR.

Allons, quel est celui qui fixe tes vœux & tes desirs ?

EUSEBIE.

Non, je ne puis.... Mon pere, votre choix sera le mien.

LISIDOR.

Ma fille, obéis.

EUSEBIE.

Ah ! pourquoi me faire un devoir de ce choix !

Elle prend la couronne ; & en regardant son pere & son oncle, elle s'élance vers Vergant ; & lui mettant la couronne sur la tête :

Delicieuse obéissance ! qu'il est doux d'obtenir un cœur orné d'amour & de vertus, en couronnant la tête !

VERGANT.

La couronne est précieuse, quand le cœur s'offre avec elle.

EUSEBIE.

Embrassons ses genoux. *Tous les deux tombent aux pieds de Lisidor.* Pere tendre, vous venez de me rendre la vie douce & attrayante, voilà un titre de plus pour augmenter mon amour & ma reconnoissance, s'ils n'étoient déjà parfaits ; un pere aimant, & sensible, doit s'attendre à être un pere adoré : les doux tressaillemens du bonheur que j'éprouve, garantissent ma promesse.

VERGANT.

Madame votre fille a daigné m'ouvrir la route du bonheur, en me donnant sa main ; mais aux larmes de joie que vous me voyez répandre, se mêle une crainte affreuse .... Seroit-ce sur la croyance de la noblesse que vous m'auriez accordé Eusebie ?

GERONS, *à part.*

Nous sommes perdus ! il va tout découvrir, & tout rompre.

LISIDOR.

Assurément ! & vous ne seriez point noble ?

VERGANT *se tournant vers Eusebie*

Vous aurez toute ma vie, mes hommages & mon cœur. *A Lisidor.* Je ne veux pas être heureux, en profitant d'une erreur dont la connoissance pourroit rendre vos jours pénibles & odieux. Apprenez que Vergant n'est, ni ne veut être noble.

EUSEBIE.

Vergant, notre vertu nous a trahis tous deux.

LISIDOR, *à Gerons.*

Comment ! imposteur .... Tu as été assez effronté ! ...

GERONS.

Monsieur, il est vrai, mais voyez quel grand bien va produire cet innocent artifice.

CLEONCE, *en lui-même.*

C'est résolu ; je ne la prendrai pas..... Non ;

LISIDOR, *à Gerons.*

Disparois impudent.... Il faut être bien osé..... Fuis ma présence, fuis..... *Gerons s'éloigne jusqu'au fonds du Théâtre. A Vergant.* Vous venez de me déchirer l'ame.... *A Cléonce.* Je vous avez promis la main de ma fille ?....

CLEONCE.

Oui : & croyez-vous qu'au refus.....

LISIDOR, *à Vergant.*

Mais être prêt à sacrifier son bonheur à son devoir, vouloir plutôt renoncer à Eusebie, que de me laisser dans l'erreur : non, je ne puis résister à ce dernier trait ; & c'en est assez pour mériter ma fille. Telle est la récompense de la grandeur d'ame que vous venez de produire, & qui ma fortement ébranlé. J'ai appris dans un instant qu'il existe des sentimens nobles & distingués ailleurs que parmi la noblesse, qu'on peut être honnête-homme, & heureux sans elle.

LE MARQUIS.

Tombez absurdes préjugés : votre regne est détruit, & la saine phylosophie reprend son empire : ô jour trois fois délicieux ! je suis témoin du bonheur d'un couple vertueux, & je retrouve mon frere. *Il l'embrasse.*

LISIDOR.

Ma fille, jai retardé ton bonheur pour l'avoir méconnu ; aussi en jouiras-tu avec plus de délices. Mes enfans, soyez à jamais unis, vivez pour le bonheur, & pour charmer la vieillesse d'un pere & d'un oncle qui vous estiment & vous adorent. *A Cléonce.* J'aurai pu vous donner sa main, mais l'auriez vous acceptée sans le cœur ? Et auriez - vous voulu être malheureux l'un & l'autre pendant toute votre vie... Pourtant que votre amitié soit la même, & comptez toujours sur ma bourse.

CLEONCE, *d'un ton colere.*

Continuez à agir noblement.... Mais sachez que qui n'a pas été vous demander votre fille, n'ira pas vous demander la bourse. *Il sort.*

LE MARQUIS.

Cher frere, achevez de vous montrer digne de vous même, en devenant français & patriote, faitez voir qu'il n'y a qu'une ame flétrie par l'orgueil & par l'égoïsme, qui puisse être encore l'esclave de la vile aristocratie.

LISIDOR.

Oui, je suis bon français & bon patriote; j'en atteste le ciel, la terre, vous-même, devant qui je prononce le serment solemnel, d'être à jamais *fidele à la Nation, à la Loi, & au Roi; & de maintenir de tout mon pouvoir la constitution de l'Etat, décrétée par l'assemblée Nationale & sanctionnée par le Roi.*

FIN.